

O.DESSYME

Fiasco et compagnie

Laisser mes belles à ces veaux

11/11 - 15/11/1985

Mercredi 11 septembre 85

Deligny. Mais qu'est-ce qu'elle a, celle-là, à me regarder comme ça, avec sa tronche d'apprentie charcutière ?!...

Les filles se font rares par ici... Vais-je encore devoir me rabattre sur la plus facile ?!

Quand je pense aux fadaises que je pourrais débiter aux deux gamines qui viennent d'arriver... Je me trouve tellement lourd, j'ai tellement honte d'avance, que je n'ai qu'une envie : prendre ma serviette et courir me cacher...

Mais il est si tôt encore... J'essaie, en attendant, d'engager un semblant de conversation avec d'autres, mais vu la fraîcheur avec laquelle on m'accueille, je crois que je vais effectivement partir...

C'est con... Il y en a six, là, qui viennent d'arriver... Adorables...

Ce serait quand même scandaleux de quitter Deligny un mercredi après-midi...

Je n'ose pas, la sens beaucoup trop timide... Pourtant, cela semble facile : je lui ai déjà parlé (elle ne s'en souviendra sûrement pas ; c'était avant les vacances) et j'ai déjà lu ce qu'elle est en train de lire... Mais les regards méprisants et dédaigneux de son amie me clouent littéralement à mon siège...

De toute façon, le temps que je me décide, un autre est arrivé, qui semble vivement les intéresser...

De tout coeur je vous remercie, homosexuels qui, alors même que les jeunes filles m'ignorent, me délaissent ou me haïssent, continuez à me gratifier de vos douces oeillades et de vos sourires séducteurs...

Et dans 20 ans, quand je serai moche et vieux, il n'y aura plus personne...

Jeudi 12 septembre 85

Deligny, 10H. Seul, hormis l'immuable Pernod...

Nuit de cauchemar. Encore et toujours le même : Marie me quitte, Marie part avec un autre, Marie ne veut plus jamais me voir... Je me réveille, généralement, au moment où je lui dis être prêt à tout pour qu'elle reste... A croire que, même dans les pires extrémités, même en rêve, il y a des choses auxquelles je ne suis quand même pas prêt...

Hier soir, à Marie-Christine qui se plaignait de mon inconstance auprès d'elle, au pied du mur, j'ai avoué mes impuissances... Et puis je lui ai répété aussi ce que j'avais déjà dit à Samia, la veille, que, tout en cherchant l'amour avec avidité, je me sentais de plus en plus enclin à une totale solitude... En plus, si ça se trouve, je le pense...

répété aussi ce que j'avais déjà dit à Samia, la veille, que, tout en cherchant l'amour avec avidité, je me sentais de plus en plus enclin à une totale solitude... En plus, si ça se trouve, je le pense...

Près de chez moi, une H.L.M. est en train de se détruire par l'acte d'un seul homme aux commandes d'un bulldozer... C'est très beau...

Dimanche 15 septembre 85
J'erre, et mon cafard suit...

C'est lorsque Marie pressent ma souffrance que son amour pour moi s'attise... Inconscient besoin de materner, sans doute... Alors que mon désir s'estompe en constatant que sa présence ne m'est d'aucune aide. Qu'au contraire, j'ai de plus en plus le sentiment de perdre mon temps, et que ce sentiment commence à me porter sérieusement sur les nerfs...

Minuit. Rentrant chez moi par une petite rue, j'aperçois trois jeunes types s'affairant autour d'une voiture puis, après que l'un d'eux se soit mis au volant, la poussant silencieusement... A mon approche, et après quelques hésitations, ils décident de laisser-là l'objet de leur convoitise et de s'éloigner, silencieusement toujours, en pressant le pas et en me lançant d'inquiets regards... Je leur fais peur... Trois zoneux ont peur de moi... Iseult tombait amoureuse après une nuit avec moi et, maintenant, trois loubards ont peur de moi... J'en rirais presque... C'est la première fois que j'assiste à ce genre de scène, et je ne réfléchis pas quand je leur demande s'ils désirent un coup de main...

Lundi 16 septembre 1985
Réveillé par Diane (de D&B) qui ne me dit rien, ne m'apprend rien sinon qu'elle existe alors que, déjà, je l'avais oubliée...

Courson, soir, chez mes parents. Je m'en veux de leur avoir trop parlé encore. Je parle toujours trop... Comme si je voulais leur prouver qu'ils pouvaient être fier de moi, que j'étais quelqu'un de bien... Alors que même moi, je n'y crois pas... Qu'ai-je à foutre de ce qu'ils pensent de moi ?! Je n'ai rien à prouver, rien à payer ; ils ne m'ont pas acheté. Juste fait ; je suis le piètre résultat de leur volonté. Toujours, et malgré moi, à vouloir maintenir cette image devant eux, cette image d'irresponsable chanceux, heureux, artiste et doué, Don Juan et je-m'en-foutiste, aimé et sûr de soi... Alors que suis si mal, alors que je me méprise tant, que je ne sais pas où je vais, que je ne comprends pas d'où je viens, que j'ai peur d'y aller et regrette d'en venir...

J'aime Marie et j'en souffre. Il me semble que je préférerais regretter l'absence de cet amour plutôt que d'en subir l'ennui... Il me semble que je préférerais une véritable douleur à ce bien-être conjugal...

La définition de mon malheur correspond à celle que tant d'êtres se font du bonheur...

Je me laisse ronger par ce cancer ouaté
Qui engourdi mes membres et pourri mon cerveau
Alors que ce dernier n'avait que volonté
De se laisser porter par le vent du chaos...
(Boudiou, que c'est beau !)

Mardi 17 septembre 85
Demain, je rentre à Paris retrouver Marie et notre non-vie, retrouver Marie et son attente, sa perpétuelle attente d'autre chose, d'un autre moi qui serait père et partagerait son toit... Je me suis tellement habitué à lui reprocher son manque d'indépendance... que je ne sais plus très bien ce que je voulais écrire (c'est un peu le problème quand je séjourne chez mes parents : toujours, plus ou moins, je suis bourré...)...

très bien ce que je voulais écrire (c'est un peu le problème quand je séjourne chez mes parents : toujours, plus ou moins, je suis bourré...)...

Ma mère a pleuré aujourd'hui... D'une manière générale l'ambiance est plutôt tendue, chacun me confiant, en aparté, son appréhension quand à leur future retraite commune... Je leur dis que rien ne les y oblige, mais je sens bien que ce n'est pas ce qu'ils ont envie d'entendre...

Comme j'aimerais ne plus t'aimer, Marie... Notre amour m'est devenu si naturel... Oxygène aussi vital qu'étouffant... De moins en moins je ne peux me passer de toi... Te dire tout pour toujours, ne plus jamais mentir, vivre ensemble à jamais, toujours à tes côtés...
Je n'ai jamais su ce que je voulais...

Jeudi 19 septembre 1985

« Plutôt le cancer que l'harmonie. » *Mars*, de Fritz Zorn.

Jardins du Luxembourg. Une charmante suédoise vient s'asseoir à coté de moi mais, aussitôt, un gros porc débarque pour la draguer, la rendant désormais irrécupérable.

17H. En partant, je lui dis au revoir. Elle relève la tête sans avoir entendu. Je lui fais alors un petit signe de la main auquel elle répond par un sourire. Je marche une vingtaine de mètres et me retourne : elle me regarde toujours en souriant. De loin, je lui mime « voulez-vous prendre un verre quelque part ? » Je suis très bon en mime mais elle n'a pas l'air de comprendre alors je reviens sur mes pas et renouvelle, en anglais, ma proposition. Elle ne comprend toujours pas mais me répond quand même, sans se départir de son sourire et en me fixant droit dans les yeux... Elle répond "non", à tout hasard...
Je repars, et elle me regarde toujours en souriant...

Dimanche 22 septembre 85

Rien de bien palpitant... Pourtant, hier soir, j'y ai cru quelques instants... Nous dînions avec Marie près du Pont-Neuf dont Christo vient de terminer l'emballage, quand une alerte à la bombe a été lancée. Il ne nous restait que quelques minutes à vivre... Moment intense où j'ai embrassé Marie en attendant l'explosion libératrice...
J'attends encore...

J'attends aussi notre départ pour la Crète - où je ne pourrais plus écrire (c'est Marie OU l'écriture)...

21H25. Cette sourde angoisse qui ne veut pas me lâcher, accrochée comme une plaie suppurante à mon âme malade... Je ne m'y habitue pas. Cela fait longtemps pourtant, plus d'un an il me semble, mais je ne m'y habitue pas. Je n'aime pas ma vie. Je n'aime pas la vie. Tant de projets, de précipitations fiévreuses, pour tant d'insatisfactions, tant de frustrations...

Une des nombreuses raisons qui me pousserait à quitter Marie est la compréhension de plus en plus attentive et respectueuse qu'elle a de moi...

Calme, tranquillité, harmonie, confort... Tout se que j'exècre s'est infiltré dans ma vie... Je ne crois pas que je m'attendais à une telle lâcheté de ma part, que mon pire ennemi se cacherait sous mes propres traits, à l'intérieur même de ma méfiance...

Lundi 23 septembre 1985

L'attitude glaciale avec laquelle G.M. a accueilli mon coup de téléphone, ce matin, m'a complètement sapé le moral - pourtant déjà bien bas - pour le reste de la journée...

telephone, ce matin, m'a complètement sape le moral - pourtant déjà bien bas - pour le reste de la journée...

J'erre dans les rues de Paris... Je sens l'amour, la passion, la rage, l'espoir... qui forcent, tentent de pousser les murailles oppressantes de mon ennui... En vain.

Je m'assois afin de pouvoir savourer jusqu'à la lie mon absurde tristesse... Plus que quelques heures avant le soir, maintenant...

Je m'ennui, je m'ennui... Je ne l'écrirai jamais assez...

Mardi 24 septembre 85

Aux jardins des Tuilleries j'ai aperçu, par l'échancrure d'une manche rose, l'aréole d'un sein germanique de 12 ou 13 ans...

Journée un peu moins mortelle que celle d'hier. Calme... Je tente de limiter mes frustrations en me cachant de mes désirs...

Je n'ai pas pu rester à Deligny, mon maillot de bain ayant disparu de la cabine 41, alors j'ai erré, encore et tout comme hier, dans les rues et les jardins publics...

Une asiatique, sur un banc, lisait un manuscrit. Nous nous sommes dévisagés furtivement à plusieurs reprises durant une petite heure. Puis elle s'est levée et je l'ai suivie. Je suis arrivé juste derrière elle à un passage pour piétons. J'ai allumé une cigarette. Elle a légèrement tourné son visage vers moi, pressenti, plutôt que constaté, ma présence. Son profil n'était pas très beau et ses yeux globulaient un peu. Le feu est passé au rouge et elle a hésité à traverser. Peut-être pour vérifier que j'étais bien là pour elle. J'ai traversé avant elle, vite. Je l'ai doublée et, arrivé sous les arcades de la rue des Tuilleries, j'ai bifurqué sur la droite et ralenti mon pas. Je l'attendais, ne serait-ce que pour mieux voir son visage. J'ai marché encore, durant une dizaine de magasins, lentement, très lentement, et je me suis retourné. Elle avait disparu (Quelle histoire !...).

Jeudi 26 septembre 85

A Marie-Christine qui me reproche de n'être galant qu'avec qui ça me chante - elle, entre autre -, je répond que, lorsqu'elle se manifeste envers des femmes ayant dépassé un certain âge, c'est souvent plus de la pitié que de la galanterie... Il est si facile de choquer Marie-Christine...

Vendredi 27 septembre 85

Confort = Cafard.

Gabriel M., avec qui je passe l'heure du déjeuner, tente d'expliquer mes fiasco par une tendance homosexuelle. Je ne sais pourquoi mais, malgré l'indubitabilité de cette explication, elle ne me satisfait en rien, et ne résout rien. Les mecs ne m'attirent pas. Déjà que les femmes...

Sur le chemin de l'Agence, près d'un des deux bassins carrés et asséchés qui se trouvent à l'entrée des jardins du Palais Royal, je m'arrête. Il y a là - cela fait plus d'une semaine que j'ai pu le constater -, chaque jour, un groupe de fraîches adolescentes venant se raconter quelques intrigues de sorties de cours. Je les regarde un peu et m'assieds, assez loin d'elle d'abord, mais très vite entouré par de nouvelles venues... Je jubile. Intérieurement, car mes yeux et mon visage expriment une attention extrême au livre que je tiens entre les mains. Je savoure sereinement les babillages fruités qui parviennent jusqu'à moi. Elles ont toutes le charme intense de leur âge (13, 14 ?) mais deux, voire trois, sortent du lot par leurs joues enfantines ou, au contraire, leur assise de futures femmes. Malheureusement le lycée semble mixte et très vite arrivent les cris et insultes d'abrutis boutonnieux qui traitent mes nymphettes en vulgaires objets de sarcasmes. Il faut bien se rendre

trois, sortent du lot par leurs joues enfantines ou, au contraire, leur assise de futures femmes. Malheureusement le lycée semble mixte et très vite arrivent les cris et insultes d'abrutis boutonneux qui traitent mes nymphettes en vulgaires objets de sarcasmes. Il faut bien se rendre alors à l'évidence que cette chaude ambiance m'est plus qu'insupportable et, après que j'ai failli recevoir une basket sur la tête, que je dois partir, laisser mes belles à ces veaux...

Lundi 30 septembre 85

Deligny, pour la dernière fois de l'année. Homos, vieilles, et eau glacée...

Week-end avec Marie... Doux, tendre, amoureux... Malgré l'ennui, indissociable, maintenant, de notre relation...

Dans le bus 27 qui va chez Marie, de 17H25 à 17H50 : elle est chinoise, peut-être, et parle avec une amie. Les cheveux raides, noirs, courts, des lunettes dont une branche a disparue, une chemise de coton à fleurs et col officier, un pantalon doux, orange... Elle me regarde, parfois, tout en évoquant les U.S.A. où elle semble avoir séjourné. Elle n'a pas plus de 15 ans. Mon regard ne la lâche que lorsqu'il devient trouble de trop d'attention, et revient quelques secondes après. Elle ne me regarde presque pas mais elle semble savoir, sentir. Le type qui se trouve derrière elle semble me porter autant d'intérêt que je lui en porte à elle, mais il se lasse bien avant moi... Lorsque son amie descend, elle l'observe partir puis s'efforce de m'échapper, regarde le sol, les autres, m'évite... Puis elle lève soudain la tête vers moi, une seconde d'abord, puis décide elle aussi de me fixer, sans confusion. Puis elle recommence un peu plus longtemps. Et encore une fois, un peu plus longtemps encore... Je sens la sueur goutter le long de mes reins, les jambes qui ne me tiennent plus trop... Je vais m'évanouir... Je lui souris. Elle rit. Un homme monte et s'intercale entre nous. Un instant seulement. Elle sourit encore en regardant ailleurs. Puis elle retourne la tête vers moi, et tout recommence, mon sourire, son rire... D'un signe de tête, je lui propose de m'approcher. Elle fait semblant de ne pas comprendre...

- Tu vas loin ?
- (petit signe de la main signifiant :) Non, pas très...
- Nationale (c'est le prochain arrêt) ?
- Un peu plus loin...
- Clisson ?
- Oui...
- Tu... (j'ai trop de mal à parler... Je descends là, moi aussi... Je voulais lui demander pourquoi ses cours sont si loin de chez elle)...

Nous nous sourions encore puis elle se dirige vers les portes centrales et j'attends un peu avant d'aller vers les autres, à l'arrière. Dehors, elle marche très lentement. M'a-t-elle vu ?... Peur de Marie, de l'accoster si près de chez Marie. Je m'achète des cigarettes. Cela prend un certain temps, mais elle marche, décidément, très lentement... C'est, bien entendu, au moment où enfin je me décide, que je la vois entrer dans le hall d'une tour...

Elle habite à une centaine de mètres de chez Marie et se trouve, aux alentours de 17H25-17H50, le lundi, dans le bus 27...

Mardi 1 octobre 1985

Hier, Marie n'est arrivé qu'une heure et demi plus tard... Je lui en ai beaucoup voulu...

Vendredi 1 novembre 1985

Retour à Paris, au froid, à ce long hiver qui s'annonce...

Me retrouver seul, enfin, après ces semaines de promiscuité crétoises !...

Me suis surpris à envier le moine qui, ce matin, me faisait face dans le métro...

métro...

Lundi 4 novembre 1985

Réveillé par Diane (de D&B) qui me propose de l'accompagner au cinéma dans l'après-midi. J'accepte. Je ne sais pas pourquoi j'accepte. Je n'ai aucun désir de la voir. D'abord, je préfère rester chez moi, à travailler, plutôt que de dépenser le peu d'argent qu'il me reste, après ces ruineuses vacances de merde, pour aller voir un film nul (forcément) ; ensuite parce que je crains fort que si je tente quoi que ce soit elle m'entraîne illico, comme toute Vierge qui se respecte, dans une interminable galère pseudo conjugale...

Je passe la majeure partie de la matinée et le début d'après-midi à chercher une excuse valable pour lui échapper... Enfin :

– Allo ?

C'est Bérangère, la petite soeur, qui répond. J'hésite à me présenter... Ah, si c'était elle qui m'avait invité... !

– Pourrais-je parler à Diane, s'il vous plaît ?

Je suis sûr qu'elle m'a reconnu...

– Ne quittez pas...

– Diane ?... Ecoute, je suis désolé mais mon ami guitariste doit venir demain chercher sa partition et je suis loin de l'avoir terminée. Je pensais que j'aurais bâclé ça dans la matinée mais... Il faut à tout prix que je finisse. J'en rage, tu peux pas savoir ! J'ai même dû décommander une invitation à dîner...

– C'est dommage... On ne peut jamais se voir (elle a l'air sincèrement désolé... Je suis à deux doigts de revenir sur ma décision)... Après j'ai mes cours, ce ne sera plus possible...

Mardi 5 novembre 85

Passe la majeure partie de mon temps à composer pour Igor et le trio à corde.

Ce matin, pour la première fois depuis mon retour, j'ai trouvé un certain plaisir à être là, dans l'automne, avec le vent tiède et les feuilles mouillées. A l'instant, alors que j'écris "feuilles mouillées", par je ne sais quelle alchimie de l'esprit, je pense à Iseult. Il pleut. Je pense à Iseult avec tendresse. Garance m'a rapporté qu'elle n'allait pas très bien la dernière fois qu'elle l'avait eu de ses nouvelles... et puis il y a une petite fille, sur des affiches pour le Salon du Bricolage, qui me la rappelle un peu...

L'automne et la tristesse. L'automne et mes regrets. L'automne de mes étés ratés, de mes éternels étés ratés...

Célia, aussi... alors qu'ils diffusaient *La guerre du feu*, ce soir, à la télé...

Un peu de remords d'avoir annulé ce rendez-vous d'hier... Mais je suis bien, là, avec Marie... C'est l'hiver... Trop bien pour faire volontairement ressurgir mes craintes...

Jeudi 7 novembre 85

2H du matin (de vendredi, donc)...

Fred, aujourd'hui... Silence pesant...

Marie en larmes, hier soir...

G.M. a peut-être raison quand il affirme qu'elle n'est pas faite pour moi... Même si ça contredit ses propos d'il y a quelques mois... C'est vrai qu'il me connaissait moins...

Rien à écrire. Je suis vide, vide et triste.

Je ne sais pas pourquoi je pense tant à Iseult en ce moment...

Vendredi 8 novembre 85

Vendredi 8 novembre 85

La pension, le Collège Cévenol... Tous les automnes, ces mêmes odeurs...
Concrétisation parfumée de la véracité de mon existence...

Il faut que ça bouge...

Fred m'informe que, d'après sa soeur Anna (celle qui ne m'a pas vu venir), je suis resté plutôt célèbre, là-bas, à Cévenol, auprès de profs que je ne voyais pourtant que très rarement...

Il faut que ça bouge... ce que je me répète depuis ce matin sans trouver la moindre faille où m'engouffrer...

Garance va mal : douloureuse histoire d'amour...

Je vais mal : douloureuse histoire de rien...

Dimanche 10 novembre 85

Agaçante soirée, hier, chez Clara et Yvon, même si ce dernier n'est resté qu'un quart d'heure. Extase générale devant leur morpion toujours aussi cabot, futils problèmes d'une vie sans vie, d'une vie de larves pataugeant aveuglément dans le marasme écoeurant du commun des connards... Je les hais.

21H. Rendez-vous pour dîner avec G.M.. Je dois aller le chercher à la sortie de Radio-France où il était invité...

1H. Il a tenu à tout prix à me faire goûter au Fernet Branca : dégueulasse...

Jeudi 14 novembre 1985

Je recopie ici ce que j'ai écrit, hier soir, au dos d'une dépêche de l'Agence :

« 13 novembre. Mauvais, ça, le 13... D'abord j'oublie mon carnet, et le sac qui le contient, chez Marie. Laquelle, si elle s'en rend compte, ne manquera pas d'ouvrir le second afin de lire le premier... Dur pour elle, dur pour moi et, quoiqu'il en soit, triste pour nous deux...

le soir, ensuite, avec Francesca qui m'invite à venir la rejoindre demain matin... dans un café... J'hésite... Cette (trop) longue expérience conjugale ne me réussit pas... L'autre jour j'annulais Diane, et maintenant Francesca qui...

— Ma proposition n'a pas l'air de t'emballer...

— Si, si...

Allons mon garçon... N'as-tu pas écrit qu'il fallait que ça bouge ?... »

— Mais tu trembles... ?!

— Oui... Et je n'arrive pas à savoir si c'est dû au trouble que provoque nos retrouvailles, ou à mon talon qui est en équilibre sur le pied de la table...

Plutôt agréable, cette matinée, finalement... Son charme enfantin, son naturel (enfin !...), sa douce complicité, faisaient de Francesca une jeune fille tout ce qu'il y a de désirable...

Lorsque je suis arrivé, elle m'a demandé : « Tu ne m'embrasses plus ? »... Un baiser, donc, sur ses lèvres tendres... Elle me parle de son Christophe ; je lui parle de Marie... Aucune rancoeur, aucune jalousie mesquine ne venant détériorer le plaisir d'être, après si longtemps, l'un avec l'autre... Elle me parle de chansons, des groupes rock qu'elle écoute actuellement, me faisant, par là même, sentir à quel point je me suis éloigné de l'actualité musicale, des feux de paille de discothèque... Ce n'est peut-être pas l'âge ; jamais été trop là-dedans... Et de toute façon, je m'en fous.

N'ayant pas le moindre sous (Francesca a agréablement tenu à "m'entretenir" ce matin) et n'ayant pas, non plus, le temps de rentrer chez moi, je me retrouve à la bibliothèque de Beaubourg. Un endroit

N'ayant pas le moindre sous (Francesca a agréablement tenu à "m'entretenir" ce matin) et n'ayant pas, non plus, le temps de rentrer chez moi, je me retrouve à la bibliothèque de Beaubourg. Un endroit beaucoup plus froid et beaucoup moins propice à la drague que je l'espérais...

22H. Marie m'appelle pour se plaindre, comme d'habitude, d'avoir « des tas de problèmes à régler ». Je ne sais pas où elle va les chercher... Elle me demande de garder son chat durant les dix jours que va durer son hospitalisation (non... et je n'ose pas lui redemander... Un kyste, je crois...). C'est fou comme la moindre responsabilité me traumatise...

Francesca, ensuite, qui, à première vue satisfaite de notre rencontre matinale, me propose de renouveler l'expérience dès demain... Mais je suis beaucoup trop sur les nerfs pour accepter un quelconque "Je comptes sur toi" de plus. Désolé.

Vendredi 15 novembre 85

Aujourd'hui, je m'en fous. Journée mort-née.

Le vide, si ce ne sont deux laborieuses discussions, qui avec Igor, et qui avec Marie-Christine, ne m'apprenant rien sinon que, pour ma migraine, le silence eut été préférable...

Frustrante tristesse et drame latent, que j'attends...

Marie que je ne peux joindre de la journée... Ma dureté d'hier...

Pleurer d'amour agonisant... Car passée la passion, il n'y a plus qu'agonie... L'amour n'est que ça : passion et agonie. J'ai tant besoin d'aimer, de t'aimer, de t'aimer à en nier ma mémoire... Et je suis là avec mon petit amour mesquin, méfiant, suspicieux. Il faudrait que tu meurs pour que je me sente vivre, pour que je sente ma douleur de vivre, pour savoir que je t'aime et que je n'ai plus qu'à te suivre au tombeau. Je ne reconnais mon amour qu'au travers des larmes. C'est lorsque tu n'es plus que lui réapparaît. Je suis seul, ce soir, et maintenant tu me manques. Je t'aime, je t'aime, je t'aime à vouloir en mourir car je sais qu'il y a cinq minutes, et que dans cinq minutes, je t'aimais déjà moins... Marie, s'il te plaît ! Envie de te prier, je ne sais pas trop de quoi, de rester avec moi ou de m'abandonner... Mais il tard maintenant, et je ne peux plus pleurer.